

## POUR UNE ARCHEOLOGIE DES METIERS

Ce qu'on a appelé, en France, la « Nouvelle histoire » (avec l'Ecole des Annales : G. Duby, F. Braudel, E. Leroy-Ladurie, etc.) a déjà, depuis plusieurs décennies, mis l'accent sur l'intérêt qu'il y avait à étudier l'histoire des peuples, non plus seulement dans une perspective diachronique, c'est-à-dire en suivant l'enchaînement des événements dans le temps (dynasties royales, chronologie des batailles, etc.), mais aussi dans une perspective synchronique, laquelle consiste à analyser le mode de vie de toutes les classes de la population, et jusqu'aux plus humbles, dans tous les aspects de leur vie quotidienne, à l'intérieur d'une tranche de temps arrêtée à un moment précis du développement historique.

Dans cette même logique, on a depuis peu mis l'accent sur un certain nombre de découvertes réalisées dans le cadre de ce qu'on appelle aujourd'hui le « patrimoine immatériel » : contes et récits, coutumes, façons de cuisiner, fêtes, toutes manifestations humaines dont aucun musée n'est capable de conserver des traces tangibles, repérables et conservables. L'exemple le plus célèbre reste l'accent mis par l'écrivain Juan Goytisolo sur les conteurs et raconteurs d'histoires qui, à la nuit tombée, animent la place Jamaâ-el-Fna de Marrakech.

A la lumière de ces évolutions épistémologiques, il devient peut-être urgent de mettre en évidence un autre domaine, qui croiserait celui du patrimoine immatériel : celui de l'archéologie des métiers. Elle consisterait en l'étude de toutes les composantes d'un métier donné. En effet, les gestes sont aussi fugaces et impalpables que les mots. Et pourtant, ils ont une incidence forte sur les façons de pensée, les comportements humains et les évolutions techniques à travers les siècles.

On constate qu'un certain nombre de musées, dits aussi écomusées, valorisent certaines scènes tirées de la vie quotidienne. Souvent ils aménagent, de façon figée, et qui tranche avec le caractère moderne du reste, certains espaces pour représenter des artisans à l'œuvre, comme le tisserand, le boulanger ou le forgeron (Cf. le remarquable musée d'Assouan, par exemple.) Ces scénographies sont souvent reconstituées à partir d'objets qui ont été découverts au cours de fouilles archéologiques : métiers à tisser, outils, restes de matériaux ou de costumes, etc. Or, sans qu'on s'en aperçoive, une part importante de ces découvertes reste manquante, en raison justement de son immatérialité : à savoir, l'activité proprement dite, qui faisait que ce métier était vivant et qu'il se composait non pas seulement d'outils mais aussi de leur maniement, de gestes immémoriaux, de tours de main, de mythes

qui expliquaient l'origine de ces pratiques, de la préparation des matériaux, de la transmission plus ou moins secrète d'un savoir au moyen de l'apprentissage, de l'évolution des techniques, des inventions successives, etc., bref tout ce qui fait que ce métier est resté traditionnel et a malgré tout évolué au fil du temps.

Plus grave, le silence déployé autour de cette activité est souvent source d'erreurs pour ce qui est de la connaissance en général, et de celle des métiers en particulier.

Et cela, à tel point qu'il pourrait paraître aujourd'hui scandaleux qu'on puisse mettre au jour dans une fouille archéologique un atelier d'artisans, datant de l'Antiquité ou du Moyen Age, sans faire appel à un maître artisan relevant du domaine. Car, l'archéologue ou le chercheur, malgré toutes leurs compétences, n'ont ni l'expérience des gestes ni la pratique du métier, laquelle ne peut s'acquérir qu'au sein même d'un atelier. Aussi sont-ils amenés à passer rapidement sur un certain nombre de trouvailles, pensant que celles-ci sont connues ou sans grande importance alors que, sur ce plan-là, tout un pan de l'archéologie est à reconsidérer. Ils n'ont à leur disposition dans ce domaine que des connaissances théoriques, elles-mêmes fondées sur des textes anciens, écrits par des auteurs qui n'étaient pas forcément non plus des hommes de l'art. J'en donnerai ci-après quelques exemples.

### **L'exemple de la fabrication des fioles puniques et de la composition du noyau**

J'ai fait moi-même l'expérience de ce genre de problème lorsque j'ai été amenée à vouloir reproduire des fioles et des amulettes datant de l'époque punique (IXe – IIe siècle av. J.-C.)<sup>1</sup>. A partir des objets en verre trouvés dans les fouilles réalisées en Tunisie (à Kerkouane, à Carthage, à Utique, etc.), où il n'a pas été possible de découvrir les outils qu'utilisaient les artisans de cette époque, j'ai d'abord repéré sur leur surface les traces qui m'ont permis de déduire quelle était leur forme, de façon à reprendre le processus de production à peu près dans les mêmes conditions.

Plus encore, Pline l'Ancien, qui s'inscrit comme la plus ancienne référence au travail du verre qu'on ait trouvée dans la littérature, traite de cette pratique de façon erronée, ce que personne n'avait jusqu'ici soupçonné. Bien avant qu'on ait inventé le soufflage du verre, il prétend que le noyau, autour duquel étaient enroulés les filaments de verre chaud de façon à former une fiole, était composé de sable et d'argile. Fort de cette référence incontournable, c'est ce que les archéologues ont continué d'affirmer jusqu'à ce jour. Même dans les musées du verre les plus contemporains d'Europe ou d'ailleurs, on a ainsi perpétué,

---

<sup>1</sup> Cf. mon étude détaillée de ce cas, étayée par des analyses chimiques de la composition du noyau, dans mon livre « Sadika, itinéraire d'une artiste-verrière », Ed. Simpack, Tunis, 2001.

sans l'avoir expérimentée en atelier, cette explication, que Pline l'Ancien n'avait d'ailleurs pas lui-même vérifiée : « fiole fabriquée à partir de filaments de verre enroulés à chaud sur noyau d'argile ».

De plus, en laissant entendre qu'on se situerait là presque aux origines de l'histoire du verre, on cautionne une proposition d'une grande ambiguïté, car il est vraisemblable que cette étape-là constitue en elle-même une grande découverte et une évolution du travail du verre, peut-être aussi importante que sera plus tard celle du soufflage à la bouche. L'origine du verre est beaucoup plus ancienne, et on a sans doute recouru à d'autres formes de production, comme celle qu'utilisaient les anciens Egyptiens avec la pâte de verre par exemple.

Lorsque, dans mon atelier, j'ai voulu à mon tour reproduire ce mode de fabrication, je me suis aperçue que cette méthode se heurtait à des obstacles insurmontables. En effet, l'argile n'a pas le même coefficient de dilatation que le verre, ce qui provoque des tensions qui font éclater les objets. De plus, l'argile dégage des gaz qui produisent des bulles, lesquelles s'incrusteront dans la paroi des fioles. En outre, l'argile devient sous l'effet de la chaleur d'une dureté telle qu'il est ensuite impossible d'évider la fiole une fois celle-ci refroidie.

Les analyses chimiques, que j'ai fait pratiquer sur les restes de noyaux trouvés dans des fioles appartenant au musée du Bardo en Tunisie, m'ont conduite à découvrir qu'il s'agissait de noyaux, non pas en argile, mais en oxyde de fer rouge, comme on le trouve à la surface de la terre à l'état naturel. Avec de l'eau, il se modèle exactement comme de l'argile (les femmes artisans qui fabriquent les poteries à Sejnen, en Tunisie, dont l'origine remonte au néolithique, parlent même à son sujet d'« argile rouge »). L'oxyde de fer possède en outre des caractéristiques thermiques étonnantes, dont on est loin d'avoir à ce jour épuisé toutes les propriétés. Or, lorsque j'ai moi-même expérimenté cette matière, tous les problèmes insolubles que j'avais rencontrés précédemment avec l'argile se sont dissipés.

Autre chose : on pourrait, par exemple, se demander pourquoi des restes de noyaux sont encore bien présents à l'intérieur de certaines fioles que j'ai utilisées pour mes vérifications chimiques. Cela laisserait-il supposer que ces objets, en raison de leur grande valeur pour l'époque, n'ont jamais été utilisés comme contenants dans la vie courante, et qu'ils l'ont été pour un usage exclusivement funéraire ? Voilà une recherche qui pourrait faire l'objet d'une étude dans le cadre de la discipline de l'archéologie des métiers.

Ceci pour dire que l'expérience et le savoir-faire de l'artisan contemporain sont indispensables pour procéder à une véritable archéologie des métiers. On a passé sous silence,

on a tenu hors du domaine de la recherche et de l'investigation une large frange de l'activité humaine, indispensable à la compréhension de l'invention et de la fabrication de la plupart des objets qui forment notre quotidien. Sans le savoir-faire de l'artisan, ces objets n'auraient pas l'âme qu'ils ont aujourd'hui, fruit de sa sensibilité, de sa patience, de son ingéniosité, de son obstination à maîtriser la matière.

Plus important encore, on oublie trop souvent que les petits ateliers de création artisanale ont été les vecteurs et les creusets d'inventions révolutionnaires, comme la fibre de céramique, par exemple, qu'on utilise aujourd'hui dans les secteurs les plus avancés de la recherche spatiale. Il s'agit donc de repenser complètement la notion de *praxis*, comme l'appelaient les Grecs, qui joue un rôle capital à l'intérieur même du processus de création. Ce dont de nombreux artistes témoignent lorsqu'ils évoquent la gestation de leurs œuvres. En effet, on ne peut dissocier la pratique de la pensée, car c'est dans l'action de faire, dans le travail de la matière que la pensée se forme et évolue. Et c'est dans cette perpétuelle dialectique que la pensée en retour vient féconder la pratique. Sans cette dernière, il est impossible de comprendre les processus en cours, de les faire évoluer, et par conséquent d'innover. Le corps, le geste, la main doivent être parties prenantes. Ce serait un appauvrissement considérable si l'être humain venait à se couper de ces pratiques, qui sont l'élément constitutif et fondateur de la pensée.

Il m'aura donc suffi de conjuguer deux choses en même temps : la maîtrise du métier que j'avais acquise dans mon atelier et mon intérêt théorique pour l'histoire du verre, son invention et les évolutions techniques que cette matière a connues à travers les âges, pour que la chose tout à coup me saute aux yeux.

### **La situation du four verrier de Kerkouane**

D'un autre côté, en lisant les écrits des archéologues qui ont découvert le four des verriers puniques de Kerkouane, j'aurais désiré leur poser une infinité de questions car la description qui en est faite reste à mes yeux fort vague et très incomplète. Aujourd'hui, il ne reste plus rien de ce four, ni des amas de potasse ou des débris de verre de couleur turquoise qui ont été découverts à côté. Bien sûr, des analyses ont été effectuées sur les amas de verre trouvés sur place, mais je regrette de n'avoir moi-même rien pu observer de cette mise au jour pour formuler des hypothèses, préciser un peu mieux les façons de faire : par exemple, quelle était la hauteur de l'ouvrage, quel était son emplacement exact par rapport aux fondations du mur de la bâtisse, etc. ? Seul son emplacement dans le quartier des prêtres m'a permis de formuler un certain nombre d'hypothèses sur le statut social exact de l'artisan verrier, qui font

l'objet d'un travail en cours. Hélas, beaucoup de connaissances et de temps ont été perdus dans le domaine archéologique, qui auraient permis de mieux préciser l'impact de l'artisan sur notre monde actuel à partir de ce qui était le cœur même de l'activité économique des époques passées. En nous coupant de cette histoire, on a ainsi délaissé et laissé se perdre de larges pans d'un savoir ancestral, sur quoi reposait la richesse d'une civilisation, dont on sait à présent qu'elle ne se mesure plus seulement en termes de batailles gagnées ou de villes conquises sur ses voisins.

### **Définition de l'archéologie des métiers et perspectives d'étude**

A l'initiative de l'UNESCO par exemple, le temps est peut-être venu de créer une discipline spécifique, une chaire d'université qui s'occuperait exclusivement de l'archéologie des métiers.

On ne peut pour l'heure définir ce que sera, en termes précis, l'archéologie des métiers, car cette discipline, qui n'existe pas encore à part entière, sera elle-même soumise à de nombreuses évolutions, des élargissements, des remaniements en fonction de l'extension du champ de la connaissance dont elle sera amenée à s'occuper. Mais, d'ors et déjà, on peut dire que cette archéologie des métiers consiste en la connaissance des gestes, du vocabulaire, des savoir-faire et des techniques qui ont permis à un secteur de l'activité humaine de se mettre en place et de se perpétuer à travers les âges, à la fois en restant le même et en innovant sans cesse par une attention, une observation fine de la façon dont réagissent et se travaillent des matériaux qui seront ensuite destinés, après avoir été transformés en objets usuels, à jouer un rôle de première importance dans la vie quotidienne des hommes.

Ses secteurs de recherche se décomposeraient comme suit :

1. Etude de l'évolution des techniques de fabrication (étapes, inventions et ruptures)
2. Etude des façons de faire (ergonomie et économie des gestes)
3. Etude de l'espace de travail (topographie de l'atelier)
4. Origine et invention des matériaux
5. Analyse des matériaux (physique des corps, composition chimique)
6. Insertion du métier dans la collectivité ; sa place dans l'organisation sociale
7. Terminologies et évolution du vocabulaire
8. Mode de transmission, secrète ou non, des savoirs et des pratiques.